

Traduire - Questions de méthode

Gib deinem Spruch auch den Sinn:
gib ihm den Schatten.
P. Celan, *Sprich auch du*

Le risque inhérent à la discipline "traduction", comme celui de la discipline des langues vivantes même, si c'en est une, semble être d'avoir toujours apparemment à tout recommencer, sans qu'aucun *acquis* puisse jamais servir de socle à peu près commun pour permettre d'avancer à plusieurs, ensemble, dans la réflexion propre de cette discipline. Comme s'il y avait – et encore, pas toujours – une certaine progression dans la difficulté des problèmes rencontrés : la complexité des énoncés et de leurs inductions, le contexte culturel, le "niveau" stylistique des textes à traduire, la question de la fidélité et de la lisibilité, le *genre*... certes ; mais non dans la définition et la nature de ces mêmes questions ou problèmes. Je ne parle pas de rares centres extrêmement spécialisés dans la traduction *et la réflexion traductive*, qui n'intéressent pour l'instant qu'une frange limitée d'universitaires, et encore.

D'où la solitude du traducteur de terrain ; la lassitude de ceux que l'on nomme apprenants, voire de certains enseignants ; la quasi-impossibilité d'un échange en séminaire véritable, autre que strictement pratique, sur ces sujets ; et – il faut bien l'avouer – l'appréhension au moment d'ouvrir une rencontre de ce type, pour qui s'est chargé comme moi des "discours" préliminaires, méthodiques, sans avoir à attendre la joie d'un dialogue vivant (et concret encore une fois), ou d'un travail créatif aux côtés d'un auteur – quitte à encourir l'ironie de celui-ci lorsque serait venu le moment de conclure : sur l'air de « *posto avea fine al suo ragionamento / l'alto dottore* » –, etc. (*La Comédie*, *Purg.* XVIII). Nombre de praticiens, du reste, refusent absolument toute tentative de théorisation, surtout venant de linguistes qui ne traduisent pas eux-mêmes. On peut les comprendre.

C'est que, fondamentalement, les capacités extrêmement fines et complexes mises en œuvre dans le passage d'une langue à une autre se construisent pour partie à l'insu de leur utilisateur (et de l'enseignant éventuellement chargé de le suivre), si bien qu'à partir d'un certain seuil de *compétence*, la langue, comme bien sûr déjà la *langue maternelle*, se nourrit et s'enrichit d'elle-même, sans pour autant en avoir jamais fini de et dans cette édification. On est donc devant un processus infini qui, apparemment, n'a besoin que de s'exercer lui-même, puisque (aussi bien) il est capable de se dire et bientôt de dire « tous les autres systèmes, linguistiques et non linguistiques », suivant l'expression bien connue de Saussure, donc de devenir *le système interprétant* même, y compris de ses propres opérations. Traduire se prouve en traduisant, pourrait-on paraphraser encore. Voilà qui permet de comprendre, en passant, pourquoi les conceptions de la traduction comme interprétation, la traduction-herméneutique, sont condamnées très vite, après la synthèse magistrale de G. Steiner en 1975 (avec, également, les

apports originaux de M. Serres ou A. Berman, certes toujours utile)¹, à la redite et à l'impasse tautologique.

Non seulement ces disciplines se démontrent donc en fonctionnant, et en s'exerçant – ainsi que le chant ou la marche –, mais elles sont capables de mettre en scène, de parler et de penser leur propre mouvement. Ce qui n'implique pas qu'effectivement elles le fassent, la plupart se limitant à une étape que nous dirons d'exécution, sans passage à la théorie. La première tâche d'un séminaire "sur" la traduction – et telle n'est pas exactement ou uniquement, à vrai dire, l'orientation donnée à cette rencontre – pourrait être de s'efforcer d'articuler, de faire articuler cette capacité sémiologique, cette pratique capable (à ce prix) de s'analyser elle-même, dans la perspective de ce que Benveniste appelait dès 1969 une « sémiologie de 'deuxième génération' [de la langue] »². Encore que, de la capacité sémiologique générale à ce que Benveniste fonde là comme *sémantique*, il y ait un saut véritable. Cet effort liminaire de simple explicitation, au fait, des démarches traductives, et de mise à plat *réfléchi*e des choix textuels dans la traduction³, voilà qui serait un point de départ méthodologique dans une véritable confrontation de "pratiques théoriques" – l'expression est de H. Meschonnic – comme un jour peut-être pourraient devenir les suites de celle du présent colloque. Je préfère, quant à moi, dire *pratique-théorie*, et non pour le simple goût de l'étiquette nouvelle. Un autre point de départ possible, plus exigeant en termes de moyens à mettre en œuvre, serait d'étudier statistiquement les indices de variété (de dispersion) des choix lexicaux de telle ou telle version d'un même texte. En attendant, nous pouvons essayer au moins de faire ici une sorte de point. Mais, au delà d'un intérêt qui pourrait sembler d'emblée un peu trop traductologique et (donc) aride, en particulier aux praticiens et aux auteurs ici réunis, il y aurait surtout là un bon moyen d'orienter certains choix didactiques, éditoriaux, et de diffusion.

Si nous voulons sortir du piège de l'éternel recommencement, qui a découragé pendant des décennies toute étude sérieuse du domaine traductif – rejetant celui-ci ou dans le comparatisme abstrait ou dans le mystère de la création (on disait d'ailleurs "l'art" du traducteur), ou encore dans les apories de la pure logique (en philosophie du langage) –, nous devons commencer par poser correctement le problème de cette activité susceptible de sa propre théorie. Et plus exactement, ne pouvant fonctionner que dans une *pratique-théorie*, grâce à elle. Le traducteur "naïf" mais "génial" n'existe plus guère, s'il a jamais existé, et le simple fait que tous les auteurs littéraires soient ou aient été à un degré ou à un autre *aussi* des traducteurs, particulièrement en Italie, pourrait suffire à désigner cette activité comme éminemment translinguistique : traduire s'inscrit d'emblée non dans une réflexion, peut-être sémiotique, mais dans une "sémantique de l'énonciation" (je cite toujours Benveniste), sans laquelle à strictement parler n'aurait aucun intérêt le prétendu 'problème' de la traduction littéraire – littéraire ou 'd'art', belle infidèle ou laide fidèle, comme on voudra⁴. Ou encore celui de la traductibilité, au bout du compte toujours enfin possible dans une situation "humaine" donc sémantisée.

Poser la question de la "pratique théorique", c'est en somme d'abord – faut-il le répéter – reconnaître la nécessité d'une mise à jour permanente dans le domaine de la recherche de la

¹ Trad. fr. *Après Babel - Une poétique du dire et de la traduction*, Paris, A. Michel, 1978.

² Dans "Semiotica" 1 et 2 (La Haye). Cf. E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* 2, Paris, Gallimard "Tel", 1980, p. 66.

³ C'est ce qu'a commencé à faire le numéro monographique de "écritures", *Échos d'Italie*, dir. Germana Silingardi, en 1992 (Univ. de Liège).

⁴ V. Sereni, *Il musicante di Saint-Merry e altri versi tradotti*, Turin, Einaudi, 1981 (les expressions employées font bien sûr allusion à la terminologie de G. Mounin, *Les belles infidèles*, 1955).

discipline (la *traductologie*), comme cela se fait dans n'importe quelle spécialisation universitaire ou professionnelle. Ce qui n'implique pas forcément que chacun devienne traductologue, bien sûr : on appelle cela, sans besoin de traduire ce terme, *aggiornamento*. Mais c'est peut-être surtout aujourd'hui accepter le risque de ce petit *passage à l'acte* (d'écrire) que représente toute traduction, avec la part d'incertitude que cela comporte. N'employons pas de mots plus graves... Il n'empêche : malgré tous les efforts d'explicitation des démarches opératoires, sur lesquelles nous reviendrons, chacun sait bien que l'écriture peut échouer à produire un texte qui existe *en tant que texte* dans une langue donnée ; à un moment donné de son histoire et de sa littérature, dans un certain "horizon" qui les détermine (Husserl, puis Jauss⁵), etc. – sans aller même jusqu'aux plus hardies considérations sur la réception future, escomptée, dont il n'est pas certain que le traducteur-écrivain doive lui-même se préoccuper, en tout cas à ce stade. Il n'est pas si facile de concilier les intérêts et les logiques différentes de théoriciens et de traducteurs du terrain (littéraire ou para-littéraire), qui pendant des générations se sont surtout superbement ignorés. Leurs approches, complémentaires, doivent pourtant être considérées ensemble. Le passage auquel nous sommes conviés, de l'interprétation à la création (décrire, écrire...), d'*Hermès* à *Orphée*, ou plutôt leur réconciliation souhaitable, est à ce prix.

1. Nous l'avons dit ailleurs, c'est un *corps*, à l'aide de son mouvement corporel propre – d'abord articulatoire, pneumatique, rythmique, etc. – que le traducteur s'efforce d'amener à la lumière, en tout cas dans une lumière éventuellement autre si la langue de destination est très différente. Parfois de *l'éclairer*, même, davantage que ce qu'il n'avait dû ou voulu l'être dans sa version originale. Le traducteur accepte donc de ne pas tout en "voir", de ne pas tout y vouloir clarifier : ce serait risquer d'ailleurs, en poésie, de tout perdre. "Traduction, mon Eurydice..." a-t-on répété ; et Celan, du sens à l'ombre (*Sprich auch du*). Au contraire, en l'incarnant dans une (autre) langue, il le clarifie sans doute sous certains aspects, mais lui ajoute aussi une épaisseur et une opacité nouvelles – la sienne propre et celle inhérente à cette (autre) langue –, "contre" la tentation herméneutique du décryptage des signes et de la pure élucidation (sémiotique). D'où cette formule du "traduire sans comprendre", utilisée naguère, à propos d'un auteur acharné justement à tout vouloir clarifier, Franco Fortini ; mais je pourrais en dire autant à propos de Dante, ou d'un poète particulièrement énigmatique tel que Pascoli. Sans cette part d'obscurité et d'énigme, il semble bien qu'aucune construction textuelle ne résiste à la grande épreuve, véritable *essai de résistance* du matériau littéraire, la pluralité (imprévisible) des lectures. Pour ce qui était de sa poésie, Fortini en était du reste bien conscient. Sans non-dit, le texte visé *dans l'autre langue* (et non le prétendu texte-source de la langue de départ, lequel subsistera de toute manière, mais lu différemment), ce Texte idéal risque fort de demeurer un fantôme et de retourner à la pâle inexistence des limbes. C'est aussi pourquoi je propose de parler plutôt de texte originaire et de texte destinataire. Mais le passage par la forme et le rythme corporels peut aussi le déformer, ce texte étranger, à tel point qu'il soit à la fin "impossible", ou disons non viable dans sa langue nouvelle, susceptible de rejet, donc à nouveau inexistant et non avvenu. Ou plus banalement illisible. Le texte élucidé (*version* du professeur) comme le texte si proche de son origine qu'il en devient inacceptable (*adaptation* du novice), peuvent être des freins à la traduction.

Le détour par quelques grandes figures mythologiques, telles qu'elles ont été ranimées et incarnées (toujours dans du texte) par Novalis, Hölderlin ou Savinio, ne nous éloigne pas trop des

⁵ *Pour une Esthétique de la réception*, de H.R. Jauss, avec l'idée d'une construction mentale de « somme des lectures », a été traduite en français dès 1978 (Gallimard).

acquis traductologiques de ces vingt dernières années. Nous savons bien à présent que la traduction « radicale » est illusoire tant que l'on en reste à une logique close des énoncés – admirablement démontée par Quine (voir aussi n. 9 ci-dessous) –, dans laquelle toute pensée, y compris la pensée esthétique, est « incommensurable » à toute autre, selon la juste expression de T.S. Kuhn⁶. Quand le « paradigme » change, il y a « révolution » correspondant à ce que Quine pointait en « discontinuité » complète (ou radicale). Ce n'est qu'en remontant au processus d'énonciation même, dans une logique différente (de la production du discours), qu'une approche non empirique des phénomènes traductifs semble donc enfin à notre portée. En réalité, à travers la pratique-théorie en question, on parviendra à rendre tangible le fait qu'on ne traduit jamais des mots – pire encore, des signes arbitraires – mais du texte : c'est pourquoi il est possible, par le passage à un autre texte (certes lié à son original de façon tout à fait singulière), de prendre en compte le non-dit, cette "ombre", dont l'objet textuel néanmoins *témoigne*, sans le trahir. Par exemple, en déplaçant tel signifiant sur un plan différent de la signification (y compris supra-segmental). Par exemple, en mimant de l'intérieur l'indicible ou *indisable* même, bien différent de l'ineffable (ainsi que j'ai essayé de le montrer pour l'œuvre écrite de Primo Levi⁷), au lieu de chercher à l'interpréter et à le décrire, de manière toujours plus ou moins subjective. Le radicalement "autre", à la limite de l'impensable sans une profonde conversion, est alors susceptible d'une expression, c'est-à-dire d'une re-sémantisation (humaine).

Le traducteur intervient donc également, souvent à son insu, sur l'incompréhensible, et par exemple sur des éléments non strictement sémiotiques de l'organisme-texte originaire. Autrement dit, en allant aux limites de la langue, l'*anamorphose traductive* permet de transmettre ce que la langue de destination ne disait pas (n'avait pas le besoin de dire). Il ne s'agit pas là de prôner quelque manière d'irrationnel, mais bien d'un mode de connaissance particulier – de connaissance participante, opératoire –, passant par une re-création, seul susceptible, sans rien simplifier, d'échapper à la démarche subjective de la représentation⁸. Et à certaines prétentions de la science sémiologique, longtemps rudimentaire, non par hasard, en matière traductive. Alors seulement, le processus translinguistique de la traduction peut aider à comprendre et éclairer celui de l'écriture, sans prétendre en intercepter des "recettes", et apporter une contribution irremplaçable à la critique littéraire, génétique par exemple. La représentation, soumise à un schéma explicatif a priori, manque son objet textuel, imprévisible : tout grand texte novateur engendre, pour cela même, de nouvelles lectures.

Ce que Benveniste appelait la *double signification* du langage, sémiotique et sémantique, peut en effet être perçu pour ainsi dire à l'état naissant en traduction⁹, là où se noue, de manière mal formalisable pour l'heure, un rapport de signification nouveau, encore *malléable* à la limite du mental et du langagier, susceptible de se mouvoir et de nous "décentrer", dans un autre "paradigme" verbalisé ; à tout le moins dans un nouveau texte, inouï, seul à même de forcer

⁶ Il est nécessaire, pour rendre compte de cette pensée, de littéralement reconstruire un nouvel ensemble de mots aussi original qu'elle, c'est-à-dire dans la terminologie de Kuhn un nouveau "paradigme" (scientifique), capable de définir un nouvel espace de "croyances". Il est évident que, dans la structure globale d'une langue, cela n'est que très partiellement et ponctuellement possible, dans l'espace particulier de la "parole" ou du discours, sous peine de rejet précisément (ou en tout cas de méprise).

⁷ Notamment dans "Les Langues Néo-Latines" n° 282, sept. 1992 (mais voir aussi *in vol. coll. L'intégration italienne en France*, prés. A. Bechelloni, Bruxelles, Complexe, 1995, p. 108 et n. 1).

⁸ Voir à ce propos la dernière publication caennaise du CRLR, *Heurs et malheurs de la littérature italienne en France*, 1995 (*passim*).

⁹ Sur le "sens naissant", ainsi que pour d'autres allusions de caractère technique ou bibliographique, que l'on me permette de renvoyer, pour ne pas alourdir cette synthèse, à mon *D'écrire la traduction*, Paris, PSN "Italiques", 1991 – puis 1996 (particulièrement, ici, p. 42-43).

éventuellement (sur son terrain, ponctuellement, dans les cas les plus réussis, etc.) nos habituelles façons de penser, de construire notre discours avant tout "message" communicatif, de voir finalement le monde. Cela n'advient qu'au travers de formes neuves, étrangères, et non bien sûr à travers un "sens" (toujours déjà nôtre, parce que commun à tout être sensé), dans l'incertitude de cette *entrelangue* où nous pouvons nous laisser entraîner, "traduire" à notre tour vers un espace langagier et une construction esthétique radicalement différents. Et par un effort de déplacement dans un ensemble de visions du monde (*Weltanschauungen*) qui n'est pas a priori celui de la langue vers laquelle on traduit.

Une parenthèse, ici, pour soulever la question annexe de la position du traducteur, entre ce "même" de sa langue de travail – c'est -à-dire d'écriture, on l'a compris – et ce que je viens de qualifier de "radicalement différent". Il semble clair, en l'occurrence, qu'il faille plutôt poser les problèmes traductifs en termes de contact des langues (et de bilinguisme), donc concrètement de déplacement (et de migration), que dans un cadre général ou professionnel de décodage/recodage des signes utilisés. Une *bi-appartenance* choisie et assumée, en cela, paraît plus propice à l'écriture-de-traduction que ce qui est communément appelé compétence de passage d'un code à un autre.

Donc, c'est *parce que la pratique-théorie produit du texte*, de façon réfléchie (non spontanée) mais parfois pourtant "sans le comprendre"¹⁰, qu'elle *impose son évidence d'existence*. De cette évidence, indiscutable, naît éventuellement un "décentrement" plus large (littérairement fécond même), voire une nouvelle "pensée de la langue". Le texte traduit rejoindra alors l'institution littéraire. Ce serait un idéal, que peu de traducteurs atteignent. Et nous sommes là, répétons-le, dans le cas de figure, ou dans de rares cas d'exception : n'est pas Luther (relativement à la langue allemande) qui veut.

2. Une nouvelle "pensée de la langue", élargissant parfois les frontières de celle-ci (ou prétendues telles), c'est néanmoins ce que l'écrivain digne de ce nom atteint dans sa propre langue, et que le traducteur devrait s'efforcer d'étendre à la langue de sa traduction (destinataire). J'ai proposé pour une entreprise de ce type, susceptible dans les cas extrêmes de toucher à la langue elle-même, le terme néologique de "transduction" : en fait calqué sur le *transductio* de Leonardo Bruni (l'arétin l'avait pris dans cette acception néologique entre 1400 et 1420, avant qu'il soit généralisé, reléguant le plus banal *translatio* classique au domaine de la rhétorique des tropes). Mais il y a transduction dès que le texte traduit (existant comme texte) comporte en lui un minimum d'*effet-traduction*, au delà de la simple transposition des "signifiés" (y compris dénotatifs) d'un exercice scolaire.

Là encore, on ne peut pas faire l'économie d'un certain nombre d'acquis, entre autres sur l'analyse du signe littéraire complexe, global, toujours connoté et exalté en tant que tel – c'est le propre de la "fonction poétique" dans le langage –, au quadruple niveau de forme et substance de "l'expression" et du "contenu". Mais surtout : signe global nouveau, emporté dans la dynamique supérieure du discours (de l'énonciation), lequel va le fondre, avec d'autres "hypersignes" et avec des éléments différents qui concourent à la sémantique du texte, dans un événement, ou avènement esthétique absolument neuf : ce texte justement. On est loin des micro-unités du dictionnaire, loin d'un problème de mots, voire de mots combinés correctement (traduction automatique). Et déjà, à ce premier degré d'apprentissage, on prendra soin de faire repérer et

¹⁰ Pour *comprendre*, il faut pouvoir "contenir" (avoir la *capacité* – au sens latin de *capax* : cf. chez les prédicateurs chrétiens, la « capacité du cœur ») ; ce qui peut paraître problématique dans le cas présent.

distinguer substance du contenu (le "sens" limité, potentiellement égal pour tous) et de l'expression (les "sons", dont on peut dire à la limite la même chose, moyennant un effort d'écoute – avec du reste aussi certains "universaux" récemment popularisés par les travaux de Hagège), forme du contenu (les catégories, les opérations déjà culturelles dans la langue, sa structuration du monde : Lévi Strauss) et forme de l'expression (la distribution des informations suivant des "niveaux" – mais déjà, à la base, la structure phonématique même, différente du spectre phonétique des sons – et leur organisation en possible discours construit suivant une rhétorique, des formes vides, des matrices rythmiques plus ou moins artificielles, etc.). A ce stade, le plus délicat à faire percevoir indépendamment des "contenus" explicites ou implicites (de la signification du texte), on obtient une première idée de ce qu'est la *pensée de la langue*. Ou mieux, de "chaque" langue.

Ainsi, à côté des problèmes de reconnaissance, de représentation mentale et de recherche d'expressions équivalentes dans l'autre système – de nature sémiotique –, se posent assez vite ceux de cohérence et de dynamique textuelles, sans lesquelles il ne saurait y avoir compréhension et pénétration sémantique véritable. Ainsi, à côté des divergences bien connues entre nos deux langues proches, autant de lexique (*ilare, molle, peregrino...*) et d'extension lexicale (*integrare, nube, linguaggio...* pour ne prendre que des termes d'étymologie commune, partagée) que de morphologie (les déterminants obligatoires du syntagme nominal, les substituts personnels sujet du syntagme verbal, mais également les traces de déclinaisons beaucoup plus présentes en italien...), que de syntaxe (distinction entre futur du passé et futur antérieur subordonnés : penser, en traducteur, à : "Il prétendit qu'il viendrait // serait venu"...) – pour lesquelles nous avons commencé un répertoire systématique à l'Université de Paris III¹¹ –, il y aura surtout de plus graves *impossibilia* de type évidemment textuel, comme le célèbre "donne ilari e molli" de Montale, sur lequel nous allons nous arrêter un instant.

À partir d'emplois habituels des deux adjectifs *ilare* et *molle*, dont la traduction ne va déjà pas de soi (penser à la huppe "ilare uccello" du même auteur, ou aux "ilari volti" nostalgiques de Saba, à un "fuoco molle" appliqué aux romans de Queneau – Magrini –, au "molle seno" d'une sensuelle héroïne de Fracchia, à la "mollezza" exaltée chez Sereni par E. Albinati, etc.), à partir en somme de syntagmes élémentaires, dont un dictionnaire avec hypertexte pourrait rendre compte, que faire de cette occurrence des *Occasions* montaliennes :

attendevano donne ilari e molli
l'approdo [...]

devenue "joyeuses et moites, des femmes..."¹², après avoir été, dans la même traduction :

"abandon et gaieté, des femmes en attente
du radeau",

avec adjonction d'une glose qu'il vaut la peine de relire :

Abandon et gaieté : *molli* au sens de : négligées dans leur maintien et leur toilette sous l'effet de la chaleur et de l'excitation, et en même temps de : grasses, opulentes. D'où cet aspect d'abandon.

¹¹ Voir note 9 ci-dessus : chap. « Du pain (lexical) sur la planche » en particulier (et aussi, pour *acerbo*, vol. coll., prés. A. Dolfi et A. Mitescu, *La corrispondenza imperfetta - Leopardi tradotto e traduttore*, Rome, Bulzoni, 1990, p. 126).

¹² E. M. dans *Buffalo*, v. 11-12 : cf. *Poèmes choisis 1916-1980*, Paris, Gallimard "Poésie", 1991, p. 82 (trad. P. Dyerval Angelini).

– Ce qui est une explicitation intéressante, une traduction certainement pas¹³. (Qu'il soit bien clair qu'il n'y a pas de pierre à lancer, à personne, et que le seul reproche, là, n'est pas de type critique mais bien méthodologique : la tentative d'équivalence absolue entre signes isolés, ne peut que mener à de telles explicitations (en note, mais aussi dans certains choix textuels, ce qui est plus grave). Il faudrait proposer une autre solution, peut-être.) – À vouloir traduire des mots, on est irrémédiablement ramené dans une vague circulation intra-linguistique (dont la standardisation culturelle, désormais mondiale, accroît chaque jour le champ de compétence) ou bien à l'impossibilité « radicale ». D'où les apories dont on a rappelé plus haut l'écueil.

À de telles difficultés viennent s'ajouter des divergences profondes, objectives dans l'organisation générale du rapport de signification, c'est-à-dire de la véritable *signifiance* en acte dans chaque système. Un certain nombre de façons de signifier, inscrites dans la langue, ne pourront que se chercher des correspondances – par définition non "équivalentes" – à d'autres niveaux linguistiques ou para-linguistiques, avec d'autres types de structuration dans la langue autre. Il s'agit surtout ici, davantage que d'éléments du standard langagier, de domaines intervenant dans la constitution du signe global (textuel) de façon fine, par voies obliques, supra-segmentales par exemple, ou prosodiques, visuelles (typographie), rhétoriques, ou encore extratextuelles (dans la langue sont incorporés – et sémantisés – des éléments singuliers du "hors-texte" d'un pays). Il faut y insister : on a bien lu "langue", et non littérature, style ou idiolecte. C'est bien d'une rhétorique de la langue qu'il s'agit, tant il est vrai que des données structurales – mettons, en italien, la possibilité de variation lexicale et morphologique, extraordinairement productive de tout temps (Dante, dès le début de son *Enfer* : "*vedrai li antichi spiriti... / e vederai color che son contenti...*", chant I) – et historiques (on y reviendra), fournissent à l'institution littéraire les moyens de son propre développement. Puis de toutes les diversités individuelles qu'on voudra (phrasé, style...). D'où tel phénomène de discours, sans doute (ou de parole), mais général par son importance et son extension. D'où par exemple la richesse du *poliptoto*, ou d'autres figures relevant de ce qu'on nomme, justement, "translation" (au lieu de *traductio*), en synchronie, diatopie, diaphasie, etc. – sans commune mesure avec les possibilités restreintes du polyptote français (simple cas particulier d'isolexisme, comme l'on sait). Plus largement, du reste, tous les phénomènes de "répétition" seront pour cette même raison davantage employés et exploités littérairement en italien qu'en français, où il est souvent indispensable de varier, de recourir aux anaphoriques, etc. Qu'il suffise de penser à une traduction de "se si piega, / quel piegare è amor" chez Dante, ou de "canti il mio canto", G.B. Marino ; ou de "... belava. / Quell'uguale belato", U. Saba ; et d'autres. Même en termes quantitatifs, quittant la poésie, j'ai montré à propos de Calvino à quel point des données de ce type finissaient par bouleverser la distribution lexicologique interne d'une œuvre. Lorsque, comme dans le cas évoqué de *Se una notte d'inverno un viaggiatore...*, traduction et narration empruntent des chemins qui s'entrecroisent à plaisir, de telles divergences de système à système deviennent évidemment plus contraignantes encore pour l'écriture de transduction (et, toujours dans le cas évoqué, celle-ci était due à un écrivain, Danièle Sallenave). La narration est alors autant liée à l'opération de traduction que, dans un texte poétique, la traversée transtextuelle l'est à la création seconde (dans sa langue destinataire).

Et c'est bien aussi, en second lieu, sur des données *extratextuelles collectives*, non anecdotiques, que s'articule le texte, jusqu'à plonger dans ce que Fortini appelait un « inconscient politique » de plusieurs écrivains d'une époque – pensons à l'absence de "patrie" au début de ce siècle [XX^e], en Italie, d'où peut s'expliquer le succès d'un napoléonisme foscolien et son extension au delà des

¹³ E. Montale, *Les Occasions*, Paris, Gallimard, 1966, p. 166 (N.d.t.). Il s'agit de la première édition des poèmes cités à la note précédente (ensuite abondamment corrigés).

clivages *conscients* de tel ou tel (le "kaiser" de Campana, le "capitaine" d'Ungaretti, etc.), à la base d'une histoire littéraire profonde selon O. Macrí ; par exemple. Les expressions esthétiques, croyons-nous, tout en poussant et en forçant aux frontières de la langue, vers son renouvellement constant, ne peuvent qu'être comprises en elle, elle-même déterminée par l'histoire d'une collectivité, comme un poisson dans l'océan. Ce qui, pour l'opération traductive – et pour certaines illusions concernant de possibles "coups de force" (auto-proclamés) sur la langue –, n'est certes pas sans conséquences.

On voit clairement en tout cas à quel point le caractère opératoire de la théorie et le caractère créatif (translinguistique) de l'œuvre de transduction, sont également importants, non décoratifs mais réellement constitutifs de notre discipline. Et ils le sont ensemble. L'accès aux niveaux enfouis d'une "pensée de la langue" ne pourrait se réaliser autrement que dans cette commune opération à deux faces. Une démarche purement réflexive détruirait l'objet qu'elle prétendrait atteindre ; philosophiquement, on a dit d'ailleurs qu'elle péchait par subjectivisme. A l'inverse, l'absence totale de réflexion et d'auto-réflexion, en occultant le versant métalinguistique de la traduction, cette hyper-lecture, ne permettrait même pas d'entrevoir l'existence de ce même objet. Or, encore une fois, la réussite traductive impose, en aboutissant à l'existence d'un texte nouveau, dans une langue qui, vraisemblablement (suivant sa propre "pensée" profonde), n'aurait jamais eu à le produire – n'en aurait pas eu "besoin", selon Jakobson –, elle impose donc et justifie "scientifiquement" la traductibilité en soi, infinie, de toute production humaine. Elle permet de mettre en évidence ce mode de signifiante (sémantique), qui est la capacité même qu'a l'humanité, par-dessus toutes les querelles et les déchirements, de produire du sens ; et peut-être, plus loin que tel ou tel "sens" particulier, de toucher du doigt le "pur langage" que Benjamin disait à jamais "exilé dans la langue étrangère". Certaines écoles de traduction, si elles touchent un tant soit peu *aussi* aux objets littéraires ou para-littéraires, devraient prendre en considération, dans un tronc commun préalable, de tels acquis théoriques.

3. Si l'on accepte une position de ce type, au moment de se livrer ici, justement, à une vérification pratique-théorique entre *auteurs originaux* et *traducteurs-auteurs*, il semble qu'il devient possible d'avancer plus loin que ce qui a été fait – collectivement en tout cas – ces dernières années. Et de sortir des improvisations comme du blocage des apories sans issue. Il convient d'aller ici à la fois dans le sens de la meilleure compréhension du processus de création littéraire en général, et dans celui de l'échange entre langues, discours et littératures *italienne et française*, en particulier. J'ignore tout ou presque des conditions concrètes à réunir pour un tel travail de longue haleine, ce qui serait une autre question. La mise en relation de petits groupes qui ici ou là s'intéressent à ces questions représenterait un premier progrès. Mais, soit dit en passant, quelles que soient les lenteurs objectives et les réticences dans le transfert de l'Université au monde de l'édition et des *media*, une étape nouvelle semble déjà se dessiner dans le second milieu, avec sa logique économique propre, puisque des retraductions commencent à être effectivement financées, à moyen et court terme, et non uniquement pour des classiques : voir, récemment, *Rubé* ; ou mieux, par une même traductrice (Soula Aghion), le *Fratelli* de Samonà, à quatorze ans de distance seulement (1980 et 1994) de sa première traduction. Il est regrettable, là comme en d'autres occasions, qu'un travail précurseur tel que la version collective des *Dialoghi con Leucò*, dans le séminaire de Paris III déjà évoqué, n'ait pas pu voir le jour (éditorial) de manière décente : cette traduction complète est achevée depuis maintenant dix ans... Ce qui nous ramène aux difficultés du transfert de capacités effleurées plus haut.

Une telle avancée suppose également que l'on accepte de remettre une fois de plus sur le métier, au delà de ces capacités partielles, notre compétence translinguistique. Il n'est pas question, alors,

de garder secret et de soustraire à la discussion son petit "atelier" privé, même si – comme l'écriture tout court – l'on est en droit de penser que la traduction véritable est au bout du compte affaire individuelle. Mais la "pesée de mots", ainsi qu'écrivait joliment Valéry Larbaud, et les appréciations sur les contraintes liées à la pensée de la langue – des *deux langues* impliquées dans le processus traductif –, et l'état de la littérature dans laquelle sera introduit le texte nouveau (traduit), de cela nous aurions intérêt à en discuter, dans une sorte de séminaire scientifique (et pratique) qui reste à inventer. Le style, encore une fois, et les manies formelles de chacun, ne sont pas en cause. Mais, dans tout texte littéraire, la matière verbale est prédominante : puisqu'aussi bien

Ce sont les mots qui prennent une attitude, non pas le corps [des personnages] ; qui se tissent, non pas les vêtements ; qui scintillent, non pas les armures¹⁴...

Donc, à côté des questions esthétiques, linguistiques et translinguistiques, un certain nombre de conditions culturelles, non moins objectives, de la mise en circulation des œuvres existent : avec le rôle désormais primordial des *media*, où une véritable démocratisation du fait littéraire et du droit à en débattre a eu lieu incontestablement, mais aussi où tous se repassent les mêmes "valeurs" plus ou moins "sûres", dans une homogénéisation internationale dont l'*omologazione* pasolinienne n'était qu'un modeste avant-goût. Cela dit, il serait intéressant – dans la suite du précédent colloque de Caen déjà évoqué –, de voir ce qu'il reste vraiment de cette diffusion-réception médiatique, au regard de laquelle le rôle des traducteurs est à la fois subalterne et de responsabilité absolue, par exemple dans une émission de "bon niveau" comme *Un siècle d'écrivains* de France 3 (à l'heure présente, je vois que sont programmés sur le Cahier des charges : Buzzati, **Calvino**, Malaparte, **Moravia**, **Pavese**, Pirandello et **Sciascia** – les noms en italiennes ayant déjà trouvé un réalisateur).

Corollaire, la désaffection du public pour une critique littéraire véritable, critique (*manco a dirlo*) et variée, jusque dans les milieux directement concernés, disons intellectuels. Combien d'entre nous, s'ils n'en écrivent pas eux-mêmes, lisent vraiment les articles critiques ? Une telle situation aboutit à une rupture entre littérature créative et livres para-littéraires ou infra-littéraires à grosse circulation, entre édition scientifiquement exigeante et productions (para-universitaires ou infra-universitaires) à usage interne, entre recherche et vagues médiatiques aberrantes. Bref, à un divorce sur lequel notre collègue Marco Santagata alertait récemment l'opinion italienne, sans complaisance pour les publications universitaires d'ailleurs, dont bonne partie est totalement inutile et où

la maggioranza delle pagine a stampa resta intonsa, utile, al più, per i concorsi¹⁵...

– un problème dont la France, je crois, n'est pas absolument indemne. J'ajouterais simplement que le divorce est au moins aussi profond entre les publications existantes, de tous ordres, et les nouvelles sensibilités sociales – par exemple des jeunes issus des banlieues ou "quartiers" –, pour qu'il soit clair qu'il n'y a pas là (seulement) des préoccupations élitaires. Nous reviendrons sur ces possibilités (peut-être) de renouvellement qu'elles offrent.

Cela suppose bien sûr que l'on aborde lucidement les spécificités du rapport italo-français, avec

¹⁴ P. Klossowski, présentation à sa traduction de *L'Énéide*, Paris, Gallimard, 1964, p. XI ; et comparer la présentation de J. Audibert à ses *Flèches d'Armide*, Paris, Imprimerie Nationale, 1993 (et ma postface sur la "traduction-forme", en particulier p. 152-153).

¹⁵ *Italianistica in crisi*, dans : dossier "La Rivista dei Libri" [*The N.R.B.*], avril 1995, p. 30.

son poids de représentations réciproques, aussi lourd que chez n'importe quels vieux voisins¹⁶ (cf. notre précédente rencontre, ici même, en 1994). Au lieu de continuer, ainsi que nous l'avons tous fait depuis une vingtaine d'années, à périodiquement exalter et savourer la réussite éditoriale des "nouveaux romanciers italiens" ou de la redécouverte programmée de quelques classiques – et de perpétuer par là les stéréotypes habituels. À l'inverse, l'approche opératoire de la pratique-théorie, effectuant des opérations en même temps qu'elle cherche à les connaître de l'intérieur, au lieu de les décrire, aide d'abord à nuancer le rôle des représentations et, nous l'avons dit, de leur caractère forcément subjectif (au sens heideggerien, quasiment "métaphysique" donc). Elle aide aussi à travailler indépendamment des impératifs éditoriaux, certes respectables, mais obéissant à d'autres objectifs. Même pour cette diffusion en direction d'une "opinion publique" large à faire évoluer, c'est à notre niveau toujours l'écriture qui a ou devrait avoir le rôle essentiel. Le travail des traductions contribue alors à soustraire le rapport italo-français à ses traditionnels malentendus idéologiques, à ses inégalités ; et à sortir des stéréotypes, migratoires par exemple (on le sait, le déplacement véritable du texte est dans sa référence narrative ou poétique – pensons à Ungaretti – plus que dans un référent "réel" d'émigration¹⁷). Un certain nombre d'auteurs à cheval sur ou entre les deux langues-cultures en question, du reste, commencent à en faire la démonstration ; ils sont peu nombreux, en partie à cause de la coupure entre italianisme français et présence de l'italophonie (effective, vivante) en France.

Quelques points de passage obligé de cet échange pourraient donner lieu à des programmes d'équipe limités, par exemple autour de la notion proposée de "presque-même", ou des diverses formes de malentendu interculturel (patrie / régions, installation ancienne / mobilité, centralisme / dispersion et variation, langue standard / multilinguisme), mais aussi d'évolution et d'interactions é long terme (image intellectuelle a priori / expérience effective d'une présence immigrée, représentation interne / externe des communautés d'accueil et immigrées), etc. Il est clair qu'il serait nécessaire, là, de sortir du champ exclusivement littéraire – et a fortiori de la littérature reconnue –, et du domaine *langues vivantes étrangères*, pour aborder diverses formes d'expression, de productions textuelles en particulier, et diverses modalités de la traduction : traduction dont le bilinguisme forcé, en situation émigrée / immigrée, est tout de même une matrice importante, y compris d'un point de vue méthodologique et théorique – voir ci-dessus –, dans le cadre plus vaste des contacts de langues¹⁸.

Avant d'aller vers une conclusion, je signale par exemple à ce propos l'intérêt de certains textes spontanés, c'est-à-dire non esthétiques (au moins dans l'intention), en particulier de type poétique, épistolaire ou autobiographique, pour une réflexion contrastive sur l'ensemble des fonctions communicatives (toujours présentes, on le sait, toutes, mais particulièrement *phatiques* et *métalinguistiques*, dans ce type de productions, surtout chez des personnes isolées au sein d'une langue-culture qu'ils n'ont pas choisie) : là encore, c'est par ignorance qu'on croit souvent à une omniprésence du référent, à une soumission aux impératifs utilitaires dans les textes non esthétiques. Quant à l'étude de l'histoire, de même, ce type d'étude est précieux pour aider à saisir de l'intérieur, et non plus à travers les seules traces des élites, la façon qu'a chaque époque de s'approprier des instruments expressifs de sa langue-culture, pour les reformuler de façon plus ou

¹⁶ Voir encore la publication du précédent colloque, de mars 1994 (ma communication sur "Image et représentation" p. 51-65). Sur l'extra-texte, plus précisément p. 55.

¹⁷ Voir par exemple, pour des figures narratives emblématiques d'un voyage non forcément réel, ma note sur la traduction-retour de *La pérégrine* (de Mireille Kuttel) en italien, *Come sa di sale*, dans bulletin de "La trace" (Paris), n° 8, 1995, p. 59-60. Et, *ibid.* p. 40 sqq., un essai de mise au point sur la question du référent dans l'œuvre d'art (de type cinématographique en l'occurrence).

¹⁸ Cf. les travaux classiques désormais de B. Terracini et U. Weinreich (voir *supra* n. 9). Et notre bi-appartenance.

moins dégradée, plus ou moins novatrice, plus ou moins efficace en relation aux fonctions recherchées dans cette expression. Cela, la nouvelle Histoire l'a appris. Sur l'évolution même de la langue, dans ses différents registres et usages (diastratie, diaphasie...), cette réflexion contrastive serait encore utile : pensons simplement, côté français, au rôle des "liaisons" et à leur déstructuration récente comme indice de mutation profonde (morphologique) ; côté italien, aux infinis flottements du néo-standard *parlato-scritto*, sensibles à tous les niveaux de l'analyse linguistique traditionnelle (supra-segmental, phonétique, morphologie et syntaxe, lexique, logique et grammaire du discours). On le voit, la variation écrite est, là encore, davantage visible et massive du côté italien. Il y a, de toute manière, un déséquilibre évident entre nos deux langues, qui ont longtemps réagi aux innovations comme le chêne et le roseau de la fable – et il ne s'agit pas seulement ici de leur attitude face à l'anglo-américain. Ce déséquilibre ne pourra pas ne pas se répercuter – pour ce qui est de notre sujet strictement entendu aujourd'hui – sur certains problèmes du passage d'une langue à l'autre. Mais nous pourrions aussi prendre ponctuellement, en guise de symptômes, quelques menus exemples. Qu'en est-il de la traduction, mettons de *fuori di* à côté de *fuori da*, de plus en plus enchevêtrés – voir la presse des années 90 –, dans une relation confuse, peut-être non significative là à vrai dire (la presse nous a habitués à bien pire), et rarement aussi contrôlée que dans cette occurrence :

il padrone dell'osteria guardava fuori dal finestrino (...) a guardare fuori del finestrino da una fessura della tenda...¹⁹,

où il est bien clair, pour la dernière fois, que le discours (le texte) l'emporte sur la logique des micro-unités (le dictionnaire, ou quelque grammaire descriptive infinie, en l'absence de règles sûres). Mais sans doute vaut-il mieux réserver ces quelques pistes, tout juste suggérées, à l'exploration d'un prochain colloque.

Pour conclure, il me semble que le temps n'est plus où l'on s'interrogeait sur la légitimité de l'opération traductive en termes de principes théoriques et de désespérante fidélité. Nous savons que le texte, à travers un processus complexe de transmission de la forme (du "corps"), n'arrive à exister dans l'autre langue qu'à la condition de laisser se développer en elle un *autre* texte, et en somme de mourir en tant que *même*, qui serait illusoirement "transporté" dans un univers (linguistique, culturel, historique) différent : comme cloné. Il faut donc aller plus loin que la simple anamorphose, vue plus haut (ou qu'un « travestissement » selon E. Sanguineti), jusqu'à une métamorphose complète. Notre propre transmission, de géniteurs à descendance, ne procède pas très différemment ; et c'est la seule façon, dans l'un et l'autre cas, de transmettre et d'une certaine façon se survivre. Un lien profond relie ainsi traduction (des mots, des hommes) et volonté de léguer un sens et une forme en se perpétuant dans l'autre (texte, enfant) – où seulement, disait Dante à son maître passé dans l'autre langue, Brunet Latin, « l'uom s'eterna ». L'œuvre échappe évidemment à son auteur (dans les lectures, les exécutions, les traductions) afin de le faire vivre encore. Par exemple à travers la narration, ou en poésie, réconciliant alors Hermès et Orphée :

Una idea mi si aggira in testa da molto tempo, di un dio greco (Ermete) il quale è stanco della immortalità, e vuole farsi uomo per *poter morire*.²⁰

¹⁹ S. Ferrero, *Il giuoco sul ponte*, Milano, Rizzoli, 1995, p. 131-132 (début du chap. 15). Comparer, dans une situation narrative semblable (voyage en train): "Guardò il buio fuori dal finestrino... A poco a poco, il buio fuori dei finestrini si era venuto riempiendo di luci..." (S. Vassalli, *Il cigno*, Torino, Einaudi, 1993, p. 9).

²⁰ A. Savinio, à propos de la modernité : '*Baudelaire*', in *Nuova enciclopedia*, Milano, Adelphi, 1977, p. 69.

Les vrais problèmes sont plutôt dans les spécificités de telle ou telle entreprise de traduction, de tel ou tel rapport inter-linguistique précis, de telle ou telle situation historique concrète dans laquelle se produit l'échange. Nous n'avons fait qu'esquisser quelques pistes de recherche possible, à partir d'acquis que l'on a trop tendance à oublier (ou à périodiquement feindre de réinventer). Une question sous-tend, à la fin, la particularité du rapport italo-français, en cette période de sortie des échanges démographiques (migratoires) plus que séculaires entre nos deux pays : la richesse de la variation de l'italien – y compris des parlers italiens de l'étranger – rend-elle plus ou moins "transposable", si l'on peut dire, un texte de cette langue en langue française ? Comment passer de la subtile vibration entre langue, parler régional et dialecte – si bien pointée par un auteur italien à l'étranger tel que Meneghello –, à la rigidité et à la volontaire restriction du français dit "central" ? Y aurait-il de nouvelles solutions à envisager, demain, du côté des possibilités qu'offre peut-être la francophonie, ou l'inventivité parfois stupéfiante des parlants en banlieue des grandes villes (Paris au premier chef) ? Au delà des difficultés du *presque-même*, sur lesquelles je ne reviens pas, on est sans doute confronté là à ce qui accuse une profonde disparité, à partir d'une origine commune (et de cultures assez comparables), entre les deux langues en présence dans cette rencontre. Mais la traduction, par son truchement et surtout par son engagement dans le corps de l'écriture, permet toujours de se rapprocher et de se comprendre. Car, au bout du compte, tout est presque toujours traduisible.

Jean-Charles Vegliante

[Cet essai a d'abord paru dans : *Les écrivains italiens et leurs traducteurs français*, Caen, PUC, 1996, où il avait volontairement conservé son caractère d'exposé oral ; je n'y ai apporté que quelques corrections de détail.]